



Gaïa



Aylal, une année en Mongolie
Linda Gardelle

Aylal, une année en Mongolie

Linda Gardelle

À 19 ans, Linda part seule, pour un an, en Mongolie.

Aylal – qui signifie « voyage » en mongol – est le récit de cette immersion dans la culture des Mongols et leur mode de vie. Semée de rencontres et de belles amitiés sur fond de chevauchées dans la steppe, cette expérience unique se nourrit de la passion et de la sensibilité d'une jeune femme déterminée. Ou comment vivre la Mongolie de l'intérieur.

« *Une formidable expérience au plus près de la réalité.* » *Géo*

Linda Gardelle est née en 1979 de père français et de mère suédoise, et devient très jeune adepte du voyage. Sociologue, elle a soutenu une thèse sur le pastoralisme nomade en Mongolie et au Mali. Elle est aujourd'hui enseignante-chercheuse.

Aylal,
une année en Mongolie

du même auteur

Pasteurs touaregs dans le Sahara malien. Des sociétés nomades et des États (Buchet-Chastel, 2010)

Pasteurs nomades de Mongolie. Des sociétés nomades et des États (Buchet-Chastel, 2010)

Linda Gardelle

Aylal,
une année en Mongolie

récit

GAÏA ÉDITIONS

Pour le confort du lecteur non initié à la translittération officielle de l'alphabet cyrillique, nous avons choisi d'utiliser une transcription plus accessible, permettant d'avoir une idée de la prononciation mongole. Celle-ci n'a pas de valeur scientifique. Par exemple, alors que selon la transcription officielle dite des slavistes, on écrirait *Xentij*, nous écrivons *Khentii*, ou pour *Sajxan egč*, nous écrivons *Saikhan egtch*.

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Photographies intérieures et de couverture :
© Linda Gardelle

© Gaïa Éditions, 2004
Cet ouvrage a fait l'objet d'une première édition (Gaïa, 2004).

ISBN 13 : 978-2-84720-752-1

Je voudrais remercier les amis mongols avec qui j'ai partagé des moments d'amitié et de bonheur en Mongolie : Touya, Bolormaa, Enkhee, Chimgee, Tuul, Chiné, Oyumaa, Buya, Uuree, Batpurev, Batsuur... et tous ceux qui m'ont ouvert la porte de leur yourte ou autre logis et particulièrement Batbayar akh et sa famille, Maa egtch et la sienne, Khurlee akh et Ogoleu egtch, Mongol eej et ses enfants, Ganbold akh et toute la famille du Khentii, dont bien sûr Olmaa et Orgiljargal, Purevjav egtch, Purevsuren guay, Baaguii akh et Saikhan egtch, Ankhbayar et ses parents, et Deeguii.

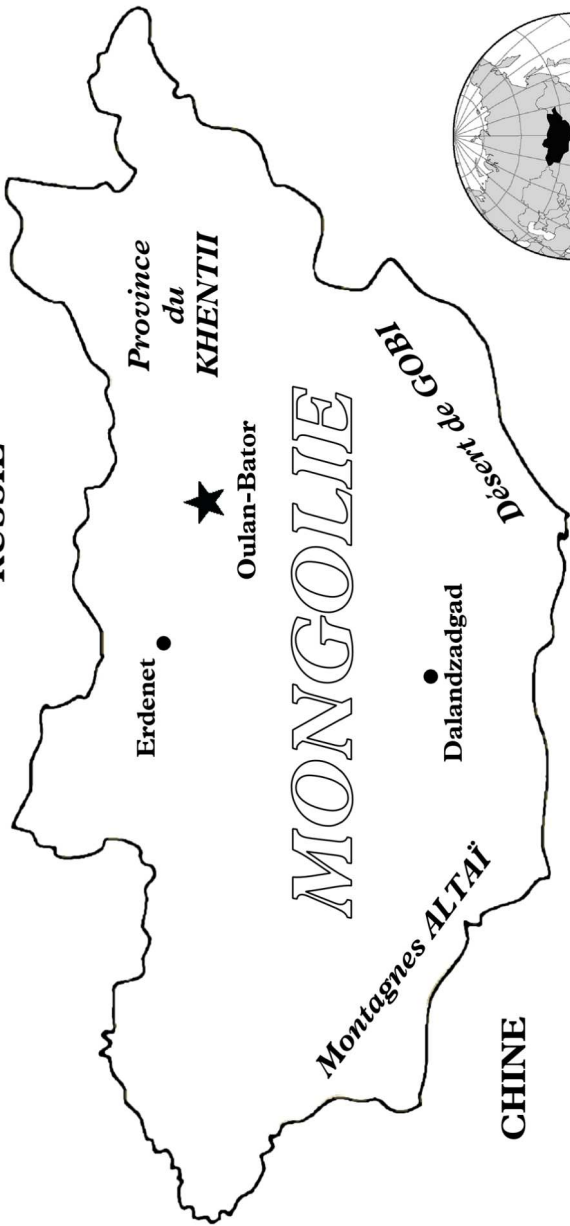
Je voudrais exprimer ma reconnaissance à Françoise Aubin et à Jacques Legrand pour ce qu'ils m'ont appris sur la Mongolie, à l'association Zellidja et au ministère des Affaires étrangères qui m'ont donné les moyens financiers de découvrir ce pays.

Je tiens à saluer tous ceux qui ont été à mes côtés en pensées pendant cette aventure.

Enfin je remercie profondément chaque membre de ma famille de France et de Suède, ainsi que Jalil.

À mes parents, Louise et Michel

RUSSIE



Province du KHENTII



Oulan-Bator

Erdenet

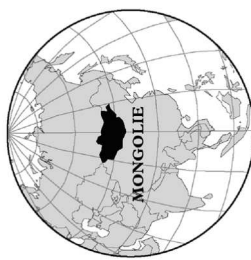
Dalandzadgad

Montagnes ALTAÏ

Désert de GOBI

CHINE

CHINE



Quelques kilomètres après la frontière russe, la taïga disparaît et la steppe commence. Partout, des collines vertes parsemées de petites taches blanches et noires qui broutent, des yourtes avec des silhouettes d'hommes, des chevaux en liberté. Le train serpente dans la steppe, le long des vallons aux couleurs d'été, lentement, frôle les troupeaux, réveille les marmottes, effraie un groupe d'antilopes saïga qui s'élancent vers l'horizon. Un cavalier grimpe une colline. Un filet de fumée s'élève d'un campement de nomades au loin. Tous les Chinois sont aux fenêtres et contemplant ce pays d'une si grande beauté, ce haut plateau step-pique perdu au milieu du continent, si loin, et comme oublié, comme transparent aux yeux des Européens qui, pour la plupart, ne connaissent rien à son sujet. Les collines de velours de ce pays sont pourtant indiciblement belles, et rien ne vient entacher l'harmonie qui émane du paysage, pas même les petites tentes rondes de feutre blanc, qui servent d'habitations aux hommes.

Le Transsibérien est arrivé en Mongolie. Depuis cinq jours il traverse l'Eurasie, a franchi l'Oural et les grands fleuves Volga, Ob, Iénisseï. Hier nous avons

contourné le lac Baïkal. Le train a longé la rive sud sur des kilomètres. Le lac disparaissait sous la brume du petit matin. Les oiseaux aquatiques s'envolaient à notre passage. Après les interminables forêts de bouleaux, le paysage a commencé à changer près d'Irkoutsk : des isbas avec leurs fenêtres de dentelles sur les collines, un paysage plus montagneux et des forêts moins monotones.

Puis la Mongolie... Je retrouve le pays où j'avais voyagé pendant un mois il y a un an. J'y avais fait une petite enquête sur les relations des nomades avec la nature. Une étudiante mongole, Bayermaa, m'avait servi d'interprète et m'avait fait découvrir la steppe. J'avais été profondément émerveillée, fascinée, mais aussi un peu frustrée de ne pas pouvoir parler directement avec ses habitants qui semblaient merveilleux et qui avaient sûrement tant de choses à m'apprendre. Je décidai alors de tout entreprendre pour pouvoir partir en Mongolie pendant une année, découvrir la langue ainsi que tout ce que les Mongols avaient à m'enseigner. Il me fallait avant tout passer ma dernière année de lycée et avoir mon bac. Ainsi je serai libre de partir pour la plus grande aventure de ma vie. Je jubilais d'impatience. J'avais dix-huit ans et ce projet prenait toute la place, et était tellement grand et tellement fou qu'il s'apparentait plus à un rêve. Mais je mis tout en œuvre pour qu'il se réalise. Ce fut le jour de mon départ que je m'aperçus véritablement que ce

n'était pas un rêve. Dans le bus pour Roissy je compris soudain que je partais pour un an en Mongolie. Mais je fus rapidement plongée dans le feu du voyage par une série de mésaventures auxquelles j'étais mal préparée et que j'affrontais avec beaucoup d'émotion. D'abord l'oubli d'une de mes nombreuses valises dans le bus qui menait à l'aéroport... Je manquais m'évanouir en m'en apercevant. Puis une grande panique face à un steward sans cœur qui me demanda une taxe de cinq mille francs pour excès de bagages, somme qu'il m'était impossible de payer, tout comme il m'était impossible d'abandonner mes sacs, personne ne m'ayant accompagnée à l'aéroport. En définitive tout s'arrangea car je trouvai quelqu'un pour prendre à son nom l'excédent, et c'est heureuse et apaisée que je volais vers Moscou. Le pire n'était pas arrivé... Je fus prise pour la troisième fois de la journée d'une émotion intense : mes bagages n'étaient pas arrivés à Moscou et je me retrouvai démunie face à des hôtesses russes loin d'être aimables et très imposantes dans leurs sévères uniformes kakis. Je devais me servir pour l'une des premières fois de ma vie de mon anglais tout en repoussant le plus possible les sanglots que je sentais venir et qui, je le savais, me seraient inutiles. Une hôtesse finit par bien vouloir lever la tête de son bureau et m'écouter. Elle passa un coup de téléphone et m'assura sans conviction et sans sourire qu'ils feraient leur possible. Je trouvai un hôtel et y passai la nuit puis la journée du lendemain dans

l'attente de mes bagages. Mais mon billet de train était réservé depuis longtemps et je dus partir. Je passai cinq jours dans le transsibérien, avec pour tout bagage un sac à main. Les nuits étaient très fraîches, je grelottais, et attrapai un gros rhume.

Tout avait bien mal commencé. J'étais si jeune et quasiment dépourvue d'expérience, ce fut une initiation. Plus rien ne pourrait m'arriver. J'allais être assez forte pour tout affronter...

Tsetsgee, une jeune Mongole rencontrée l'été dernier, m'accueille à la gare d'Oulan-Bator avec son ami. C'est la cohue. Voyageurs, marchands ambulants, amis venus pour accueillir les arrivants, tout le monde se presse dans un chahut multicolore où habits traditionnels et costumes modernes se côtoient et se bousculent violemment sans se dire pardon. Tsetsgee est une ancienne camarade d'université de Bayermaa, elle parle donc français. Bayermaa vivant en France depuis quelques mois, je me suis entendue d'avance avec elle pour qu'elle me loue une chambre dans l'appartement qui lui appartient à Oulan-Bator. Tsetsgee se charge de m'y conduire en taxi.

Quand nous approchons du bâtiment, la voiture tangué, zigzague entre les nids de poule, les flaques d'eau et le goudron bosselé. C'est un immeuble décrépi, tout en longueur, avec cinq étages dont les balcons sont garnis tels des greniers. Un véritable immeuble soviétique, solidement bâti, un monument de béton, sans originalité, sans finesse architecturale, sans la moindre pointe de poésie, et entouré de tas d'ordures où furètent quelques chèvres.

Nous montons au cinquième étage, sonnons, et une jeune femme nous ouvre, l'air renfrogné. Derrière

elle une fillette, à la tête ornée de deux guillerettes petites tresses noires, apparaît et s'approche, curieuse, aux aguets. La femme pose une question sur un ton brutal. Tsetsgee lui répond, explique, cite le nom de Bayermaa. La femme garde son air inhospitalier, réplique quelques mots, et claque la porte.

« C'est avec cette famille que tu vas vivre, Linda. Mais la porte de ta chambre est fermée et ils n'ont pas les clés », m'explique Tsetsgee sans avoir l'air gênée de l'attitude peu accueillante de ma future colocataire.

« Alors qu'est-ce que je fais ?

– Tu viens chez nous et on reviendra plus tard. C'est sûrement son mari qui a la clé de ta chambre, et il sera peut-être là ce soir. »

Nous redescendons et nous nous réinstallons dans la voiture.

Tsetsgee habite en banlieue, dans un quartier de hauts immeubles délabrés. Elle vit avec son copain Boltoo, sa sœur, et ses deux neveux. Sa sœur est au chômage et divorcée. Boltoo aussi est au chômage, et ici pas de RMI. C'est Tsetsgee qui fait vivre tout ce monde avec son salaire de douanière à l'aéroport.

Leur appartement est petit, mais accueillant. On me fait asseoir sur un matelas par terre et on me tend une assiette de beignets. Sur les beignets, du beurre, du sucre et de la crème. Puis vient un bol de thé salé au lait, que l'on remplit aussitôt avalé d'une soupe de mouton. Les beignets au beurre et à la crème sont très

bons quoique un peu lourds. Le thé salé est délicieux. Mais la soupe... Le mouton est coupé en dés, dés de viande et dés de gras, avec une portion de dés de viande pour au moins deux portions de dés de gras... Mon régime mongol a commencé.

À peine sommes-nous arrivées que Tsetsgee part aussitôt au travail. Boltoo sort lui aussi. Je reste seule, assise sur le lit, avec mon bol dans la main gauche, et la cuillère dans la droite qui remue les morceaux de gras. Les beignets et le thé tiennent bien au corps, remplissent largement l'estomac. La sœur de Tsetsgee fait du repassage dans la chambre voisine et passe régulièrement devant moi pour se rendre à la cuisine où la soupe de mouton continue de mijoter sur le feu. La prochaine fois qu'elle traversera la pièce, elle se demandera certainement pourquoi je mange si lentement la soupe, cette soupe dont elle est fière, comme un symbole de son pays, et surtout comme le plus beau et même le seul présent qu'elle puisse me faire, à moi l'étrangère qui entre pour la première fois dans sa maison. Mais je n'arrive pas à avaler les morceaux de gras qui continuent de flotter dans le bol... et soudain une idée sauvage me traverse l'esprit... Mon cœur bat à toute allure tandis que la vision de cette issue me transporte. C'est une idée effroyable... Je me lève et me faufile à la cuisine, soulève le couvercle de la marmite, verse le contenu de mon bol, referme le couvercle, et pose nerveusement le bol vide dans l'évier.

Quelle honte, quel sacrilège... Quel affront pour la femme mongole qui m'aurait surpris dans mon acte sauvage ! Je reste stupéfaite de mon geste, tremblante sous les gouttes de sueur qui perlent sur mon front. Je quitte la cuisine et rejoins ma place sur le lit, d'où je suis invitée à regarder la télévision.

Dans l'après-midi, je ne tiens plus en place : je veux sentir Oulan-Bator de près, y marcher, faire mes retrouvailles avec cette ville dans laquelle je vais vivre. Je sors et prends un bus que Tsetsgee m'a indiqué avant de partir travailler. Je paie mon ticket avec l'argent qu'elle m'a prêté en attendant que je change mes dollars, et m'assoie entre tous les Mongols. Tous les sièges face à moi sont occupés. Mon visage est tourné vers la ville, les larges avenues, les passants, quelques cavaliers, des Mercedes conduites par des femmes très maquillées... Mon attention est absorbée, pourtant je sens comme un poids... Je tourne alors la tête et me rends compte que tous les regards sont posés sur moi. Surpris dans leurs observations silencieuses que j'ai brusquées, les visages se tournent subitement, tandis que je retourne à la contemplation de la ville qui défile à la fenêtre. Il me faudra m'habituer à être une étrangère.

La place Sukhbaatar* apparaît, l'immense place, centre de la ville, où se trouve le palais gouvernemental,

* Du nom de Sukhbaatar, héros national, instigateur de la Révolution de 1921.

mais aussi l'opéra, la poste centrale et le Palais de la Culture. Je descends.

Après avoir trouvé une banque où changer de l'argent, je retrouve le Grand Magasin d'État, une bâtisse de quatre étages très imposante. À l'intérieur, les rayons sont à moitié vides. Là je trouve un kilo de bananes, trois plaques de chocolat, un paquet de galettes bretonnes tout droit venu du Mont Saint-Michel, et tout un assortiment de savons, à offrir à Tsetsgee et sa sœur pour les remercier de leur accueil. Je ne me rendais pas compte, en ce premier jour en Mongolie, de ce que tout cela représentait comme luxe, comme argent, mais je m'en aperçus le soir même à la vue du visage surpris et enchanté de Tsetsgee.

Le soir, quand nous retournons dans l'immeuble et que nous frappons à la porte de l'appartement où je dois vivre, le visage contrarié de la jeune femme apparaît à nouveau et elle nous dit que son mari n'a pas la clé. Elle s'apprête à refermer la porte quand Tsetsgee insiste pour qu'elle nous laisse tout de même entrer, ce qu'elle fait à contrecœur.

Mon appartement... Mes colocataires l'avaient tapissé de moquette rouge. Dans la grande pièce, un lit, une table basse et la télévision remplissaient difficilement l'espace. De larges tapis à dominante rouge couvraient les murs. Des valises et des caisses longeaient le couloir.

La jeune femme nous fit entrer dans la cuisine et asseoir sur une banquette face à une cuisinière, un placard et un réfrigérateur. La première chose qu'elle nous expliqua fut que tout cela – elle montrait le four, les plaques, et même le robinet de l'évier – ne marchait pas. Elle avait l'air fâchée contre Bayermaa qui leur avait loué cet appartement en leur faisant payer d'avance le loyer d'une année entière. Tsetsgee traduisait de sa voix douce et calme ce que la jeune femme disait avec toute sa colère et sa mauvaise humeur. Elle ne m'inspirait guère de sympathie mais c'est avec elle que j'allais devoir vivre. La petite fille aperçue le matin même se tenait maintenant à côté de moi, dans une coquette robe rose, et m'observait attentivement. Son frère, plus âgé de quelques années, faisait de même, dans l'encadrement de la porte.

Tsetsgee nous présenta enfin. La jeune femme s'appelait Ogoleu, mais je devais l'appeler Ogoleu egtch, « grande sœur Ogoleu », par respect. Après un moment, elle finit par faire des efforts, sourire un peu, et parler sur un ton plus calme et plus avenant. Elle se leva et nous la suivîmes au bout du couloir. Il y avait là une porte fermée, celle de ma chambre. Boltoo se proposa alors, puisque la clé était introuvable, de défoncer la porte, et il s'exécuta. Après quelques essais, celle-ci s'ouvrit dans un grand fracas et nous entrâmes dans une petite pièce qui ressemblait à un grenier ou à un débarras et où il n'y avait pas d'électricité. Bayermaa

avait entassé dans ma petite chambre de 10 m² tous les meubles qui tenaient auparavant dans son deux-pièces. On y ajouta mon petit bagage rescapé. Je riais. Maintenant, pour moi, tout était au mieux puisque j'étais arrivée chez moi, à Oulan-Bator.

Tsetsgee et Boltoo ne tardèrent pas à partir, et Ogoleu egtch referma la porte sur elle après m'avoir apporté une bougie et une boîte d'allumettes. Je m'assis sur le lit, ne pouvant faire autre chose que m'asseoir puisque le moindre espace était encombré. Une grande fenêtre laissait s'étaler Oulan-Bator et ses lumières devant mes yeux. On frappa à ma porte et je vis apparaître une autre femme, plus jeune, qui tenait un bol de nourriture et me le tendit avec ses deux mains et des paroles que je ne comprenais pas. J'étais touchée par ce geste et prononçai un des seuls mots mongols que je connaissais : *bayarlalaa*, merci. Elle repartit en vitesse et ferma la porte.

Elle avait le visage très large et plat, le teint foncé. Elle était vêtue d'un jean serré et d'une ample chemise rouge. Elle m'avait souri, pourtant elle me faisait un peu peur. Ce premier instant de notre rencontre, malgré son geste, me laissait sceptique quant à sa sympathie... J'espérais que cette première impression ne fût pas la bonne. Je ne me doutais pas de ce qu'allait être plus tard pour moi cette jeune fille au visage foncé.

Cette teinte avait été laissée sur elle par la rudesse du vent, du sable et du froid de son pays natal, le désert de Gobi.